III. CHARLEROI

L'histoire de Charleroi ne ressemble en rien à celle des autres villes belges.

Tout d'abord, son titre de ville du Hainaut est sujet à caution.

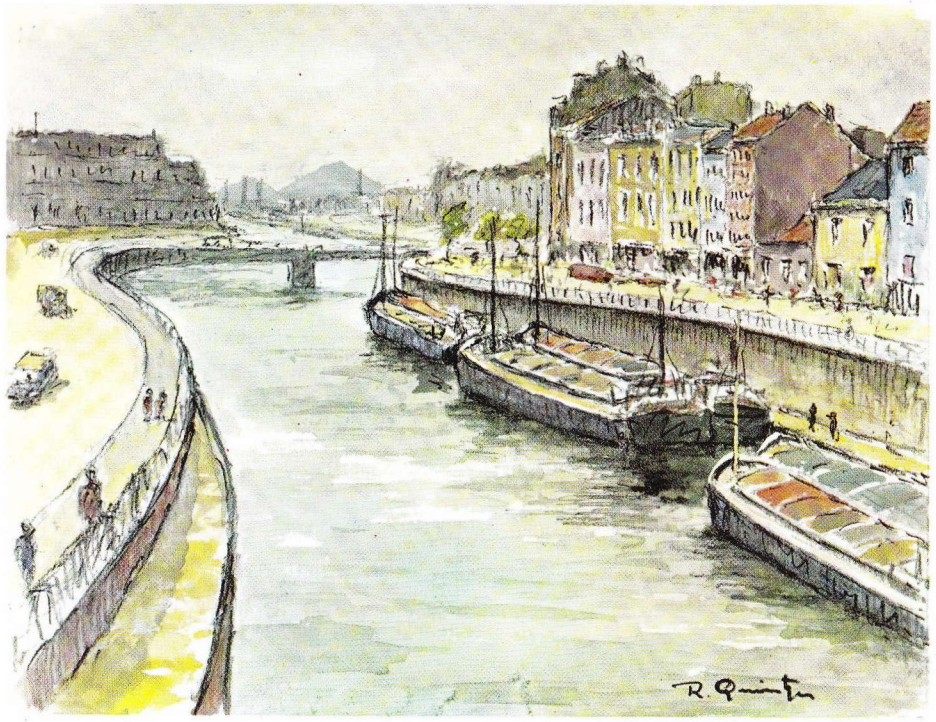
Certes, Charleroi se trouve dans l'actuelle province du Hainaut, mais cette dernière n'existe que depuis 1815. Pendant tout l'ancien Régime, qui précéda notre annexion à la France révolutionnaire, Charleroi faisait partie de la Principauté de Liège. Encore s'agissait-il de la partie située sur la rive droite de la Sambre; en effet, le tronçon qui s'étendait sur l'autre rive, dépendait du Marquisat de Namur !

Ceci n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire. Ce qui l'est en revanche, c'est qu'il y a trois siècles à peine, Charleroi n'existait pas ! Bien en vain chercherait-on l'endroit sur une carte géographique datée de 1660. Bien en vain s'enquerrait-on, dans la ville, du moindre monument, de la moindre façade qui présenterait un intérêt historique quelconque.

Ceci est absolument unique dans notre pays, où le plus humble village garde toujours quelques vieilles pierres qui parlent d'un lointain passé.

Mais, s'il en est ainsi, l'histoire de Charleroi vaut-elle la peine d'être écrite ?

Et comment donc ! Pour deux raisons. La première, c'est que, précisément, elle a quelque chose d'exceptionnel. La seconde, c'est qu'elle révèle la présence d'une âme qui mérite d'être connue, d'être aimée.



Nr. 6. La Sambre.

CHARNOY

Théoriquement, il faudrait admettre qu'une agglomération très ancienne ait dû exister à l'endroit où la Sambre, l'Eau d'Heure et le Piéton se rejoignent à peu près. C'eût été conforme aux lois de la géographie et de la logique. Et si l'on avait découvert là des vestiges de l'époque des druides, les savants auraient pu dire : «Nous le savions, le contraire était impossible !»

Or, Charleroi possède bien un musée archéologique, mais on n'y trouve aucune trace d'installation préhistorique, celtique, romaine, féodale ou communale.

Il faut être juste : à l'endroit où le Ry de Lodelinsart se jette dans la Sambre — un bien pauvre petit Ry de rien du tout —, entre bois et marais, se cachait jadis un village, ou plutôt une bourgade : quelques maisonnettes autour d'une petite église. Cela portait un nom : Carnotus, Carnoit, Charnoy.

Charnoy était vraiment trop modeste pour entrer dans l'histoire.

On suppose que les quelques paysans qui y vivaient se livraient à la pêche et qu'ils exploitaient la houille. A vrai dire, ils ne l'exploitaient pas, ils la «récoltaient». Là où le combustible affleurait, son extraction ne présentait guère de difficultés; il devait exister de vrais «jardins houillers» individuels. Oserait-on parler d'une exploitation rurale du charbon à usage personnel ? Pourquoi pas ? Mais le nom est bien ronflant pour une chose à ce point modeste. Les quelques manants de cet âge bucolique passaient leurs soirées d'hiver à fabriquer des clous. Plus tard, au XVIe siècle, Charnoy eut, ainsi que d'autres villages voisins, un four destiné à la verrerie.

Au XVIIe siècle, se manifesta un certain progrès. A l'endroit précis où se trouve aujourd'hui l'Hôtel de Ville, on creusa à une quinzaine de mètres de profondeur, au moyen d'un treuil à manivelle. Ce fut le premier «puits»; il était exploité par la famille d'Isenghien. En 1645 fut fondée une première fabrique de verre — sans prétention — par les ancêtres de la famille de Dorlodot.

Mais Charnoy n'était toujours qu'un village.

CASTEL-RODRIGO

En 1664, notre souverain, le roi d'Espagne Philippe IV, désigna au poste de Gouverneur-Général des Pays-Bas Don Francisco de Moura, marquis de Castel-Rodrigo.

A ce moment, la situation de nos provinces était devenue dramatique. En France, le jeune roi Louis XIV recueillait les fruits de la brillante politique de Richelieu. L'Espagne, en pleine décadence, ne pouvait tenir tête aux incursions incessantes des armées françaises en territoire belge. Après les défaites de Rocroi, de Lens et des Dunes, Philippe IV avait dû envisager la construction d'une ligne de défense sur la Sambre. On avait même parlé du «poste de Damp-Remy.... où la rivière du Piéton se décharge dans la Sambre». Mais le

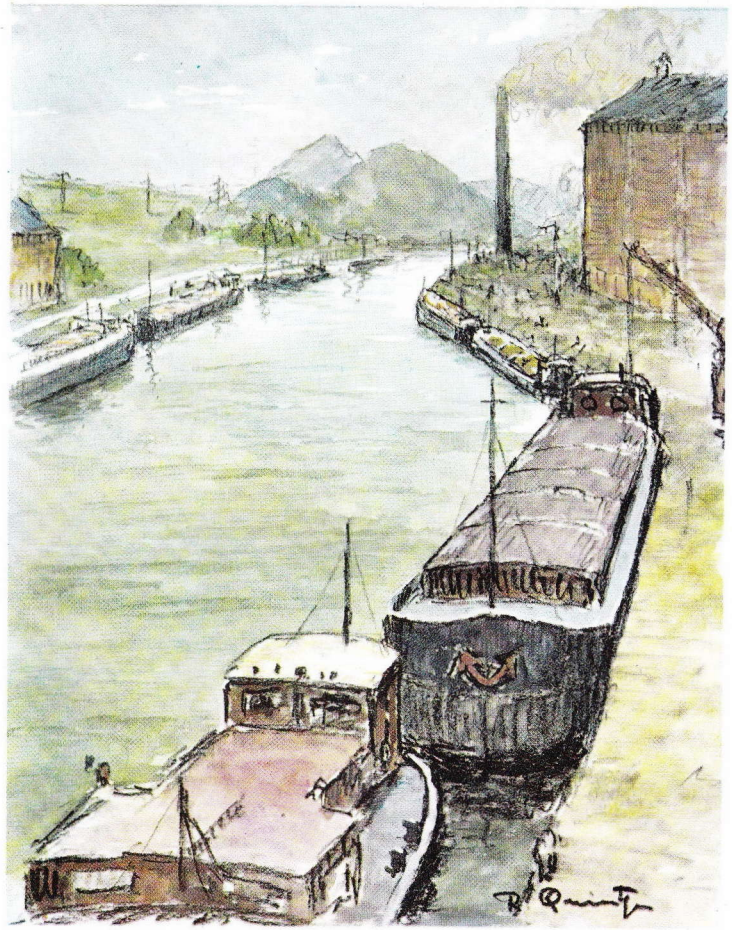
projet était resté dans les cartons de l'administration de Bruxelles.

Castel-Rodrigo était un homme d'action. Et il détestait la France. Louis XIV ne venait-il pas d'escamoter Dunkerque? Pour comble de misère, Philippe IV mourut en 1665 laissant pour héritier son fils, un lamentable petit monstre âgé de cinq ans, qui semblait voué à une mort prochaine et qui fut couronné sous le nom de Charles II.

Il n'y avait plus de temps à perdre et Castel-Rodrigo se mit au travail. Il reprit le projet de poste fortifié et en fixa l'emplacement près de l'embouchure du Piéton, sur une croupe qui domine la Sambre et qui se termine par un «abrupt». Cette croupe, tout entière sur le territoire du petit village de Charnoy situé dans la vallée, n'offrait à la vue que de maigres cultures et pas une seule ferme.

Castel-Rodrigo alla s'établir au hameau de Dampremy, afin de diriger lui-même les travaux. Ceux-ci commencèrent le 3 septembre 1666. Les plans avaient été fixés depuis le 25 juillet. Mais on avait eu beaucoup de mal à recruter la main-d'œuvre, au point de devoir faire appel aux soldats de différentes garnisons.

On se mit donc en devoir de construire une enceinte de forme hexagonale, constituée par six bastions reliés par autant de murailles, avec fossés, escarpes, contre-escarpes et demi-lunes, suivant les données de l'art militaire de l'époque.



Nr. 10. La Sambre vers Montignies.

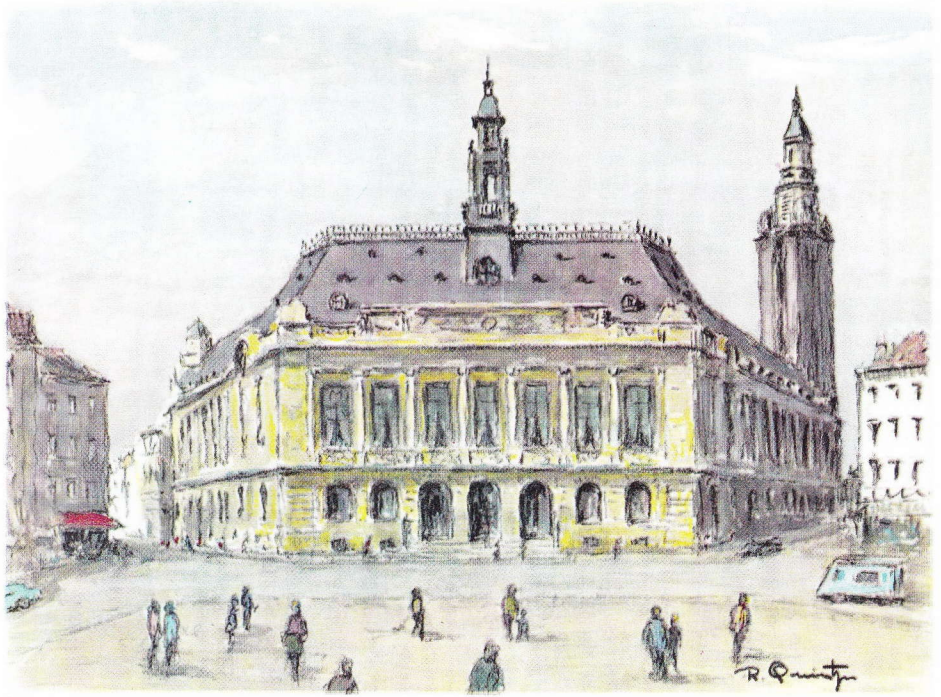
Il fut décidé que la nouvelle ville s'appellerait «Charle Roy». Ce nom était manifestement destiné à honorer notre souverain, le petit Charles II d'Espagne.

Une médaille fut frappée, en vue de commémorer l'évènement. Elle représente d'un côté le plan de l'enceinte bastionnée, et de l'autre l'effigie du jeune monarque.

Comment le marquis de Castel-Rodrigo a-t-il pu choisir un tel nom ? Nous avions déjà inventé Charleville, Charlemont, Carlsbourg, en souvenir de Charles-Quint; Philippeville, en souvenir de Philippe II; Mariembourg, en souvenir de Marie de Hongrie. Plus tard, nous inventerons, pour le Congo, d'autres noms s'inspirant de personnages : Léopoldville, Elisabethville, Costermansville, Astrida. Mais nous avions toujours pris soin d'ajouter au patronyme un suffixe, de préférence topographique. Jamais on n'avait eu l'idée d'exprimer la fonction du personnage. On n'imaginerait pas une localité baptisée : Charles Régent.

Le cas paraît unique dans l'histoire. Mais, voici qui est troublant :

On a conservé le registre paroissial dans lequel le dernier curé de Charnoy, Maître Jacques Gilson, consignait en latin baptêmes, mariages, et décès. Or, cette liste est interrompue par un texte écrit en grosses lettres, d'une main désespérée : «Fundatur Caroloregium, tertia 7bris. 1666», «Le 3 septembre 1666 est fondé Charleroi». Mais le mot latin «Caroloregium» ne veut pas dire Charles Roi. Il veut dire : «de Charles», sous-



Nr. 3. Hôtel de Ville.

entendu : «forteresse». A-t-on remarqué que les deux mots «Fundatur Caroloregium» forment un chronogramme qui donne la date fatidique MDCLVVVI, 1666 ? Pauvre curé Gilson ! C'était l'acte de décès de la paroisse !

Quoi qu'il en soit du nom de Charleroi, la place principale de la Ville Haute, celle où se trouve l'Hôtel de Ville, s'appelle toujours : Place Charles II. Charleroi est la seule ville belge qui ait gardé la mémoire de ce triste règne.

VAUBAN

Le jeton commémoratif de la fondation de Charleroi porte une inscription; à l'avers : «Charles II par la grâce de Dieu, roi d'Espagne et des Indes»; et au revers : «Il nous donne un rempart pour la patrie.»

Hélas ! l'histoire a parfois de cruelles ironies.

Au printemps de l'année 1667, au moment où le fameux rempart n'avait encore ni parapet, ni garnison, ni canons, les armées de Louis XIV envahissaient les Pays-Bas, et le 6 juin, sans combat, elles s'emparaient de la place. Louis XIV, qui en connaissait l'importance stratégique, y vint en personne. Il décida d'en faire achever la construction, de manière à retourner contre Charles II l'arme que celui-ci avait forgée contre la France.

Mais cette fois-ci, il s'agissait non seulement d'achever l'œuvre entreprise par ses adversaires, mais d'ériger une place-forte incomparablement plus puissante. Il y employa les plus illustres ingénieurs militaires de son siècle : Louvois et Vauban.

Vauban fut chargé en 1673 de créer sur la rive droite de la Sambre, comme prolongement de la forteresse, un faubourg également entouré de remparts et qui allait constituer la Ville Basse. La même année, Louvois fit creuser un petit canal, amenant les eaux de l'Eau d'Heure dans le fossé extérieur de ce nouveau dispositif. On donna à cette petite rivière le nom de : la Louvoise.

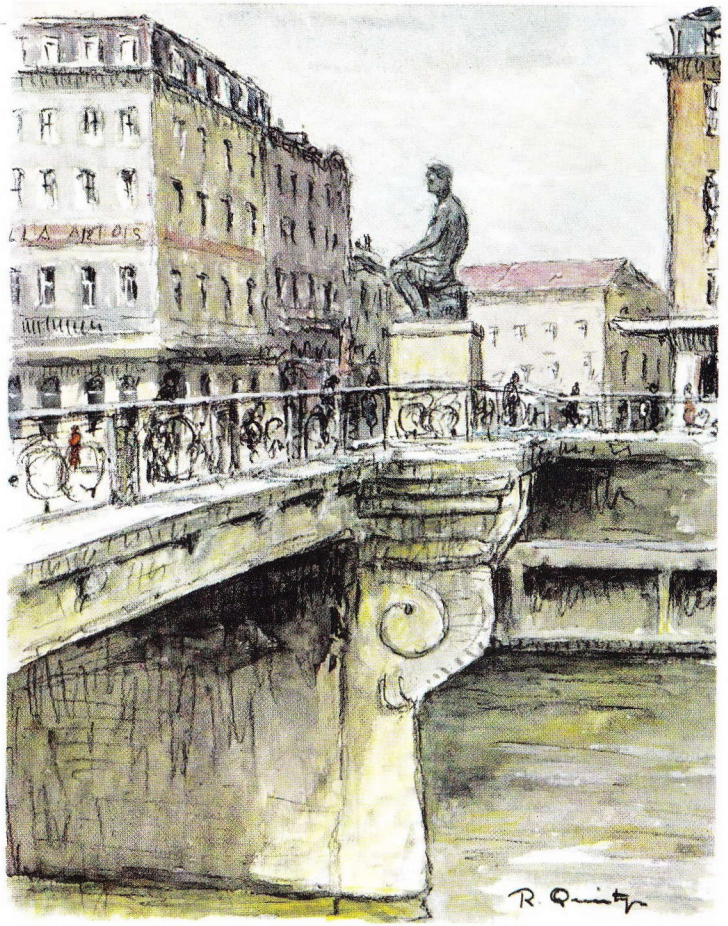
Les travaux entrepris par Castel-Rodrigo furent respectés et utilisés, mais combien perfectionnés et agrandis ! Ils furent dirigés, sur place, par l'ingénieur de Choisy, et bientôt surgit par-dessus les énormes chantiers une masse colossale de glacis, en partie souterraine, affectant le plan d'une monstrueuse étoile géométrique. Nous possédons de nombreuses estampes représentant ce bizarre «système étoilé», avec ses pointes avancées si nombreuses, si agressives et si dures.

Elles représentent le Charleroi de Vauban, le vrai fondateur de la ville.

DROLE DE VILLE

Il y avait désormais une ville. Il y en avait même trois : une Ville Haute, une Ville Basse et un «Entre-Deux-Villes», curieuse combinaison qui demeure la caractéristique de l'urbanisme carolorégien.

Mais il n'y avait pas d'habitants ! Si ahurissant que cela puisse paraître, Charleroi était une ville sans habitants. Sans doute, il s'y trouvait une garnison, commandée par le comte de Montal. Mais un fort peuplé de soldats n'est pas une ville.



Nr. 8. Quai de Flandre.

Dès le mois d'août 1668, le gouvernement de Louis XIV annonça sa décision d'inviter des civils à venir résider à Charleroi. Il promettait aux futurs habitants l'exemption de la taille et de la gabelle, l'exemption d'octroi, de garde, de guet et de logement de militaires. Mieux que cela : il leur serait fait don du terrain nécessaire à la construction de leur maison. Mieux encore : le gouvernement prenait à sa charge la construction des «murailles du devant des maisons» !

Louis XIV consentit même à bâtir à ses frais les quatre murs extérieurs des maisons, jusqu'au premier étage. Les nouveaux venus n'auraient qu'à les achever et à en disposer.

Drôle de ville, où les immeubles se terminaient tous par le même cordon de pierre. Même dans la Ville Basse, des demeures toutes semblables furent élevées sur un même plan immuable.

Mais cette étonnante et alléchante propositon de lotissement n'eut pas grand succès.

La population des alentours ne se montrait pas empressée le moins du monde à se loger dans la Ville Haute, où les installations militaires ne laissaient libre qu'un espace réduit. Quant à la Ville Basse — «les faubourgs», dit l'ordonnance —, un document de 1675 prouve qu'à cette date, l'agent du gouvernement français, Damoresan, avait les pires difficultés à recruter des citadins bénévoles. Les candidats objectaient les frais qu'ils auraient à assumer pour «hausser» les maisons, et aussi les débordements trop fréquents de la Sambre.

En somme, Louis XIV voulait non seulement créer à Charleroi un tremplin pour conquérir les Pays-Bas, mais aussi «convier les peuples» à créer une ville française. Et c'est précisément cela que «les peuples» ne voulaient pas.

En 1678, Charleroi redevint belge, par le Traité de Nimègue. Louis XIV ne tarda pas à reprendre la ville à Charles II, mais il la lui restitua en 1697, par la Paix de Rijswijck.

En dépit de ces bousculades de régimes dynastiques et de tout ce qu'elles supposent comme misères, angoisses et horreurs — Louis XIV nous procura cinq guerres —, Charleroi prenait figure de ville. De 1666 à 1695, le nombre de ses chefs de famille passa de 88 à 368, soit 1340 habitants.

Ville créée par la guerre et pour la guerre, dont l'histoire semblait devoir être écrite en caractères de sang, Charleroi voulait vivre dans la paix. La forteresse n'était pas encore achevée, que Castel-Rodrigo avait obtenu un octroi royal pour y établir un couvent de Capucins, en février 1667. Ce couvent devait subsister jusqu'à la Révolution française.

Louis XIV décréta l'érection d'une église dans la «place», c'est à dire dans la Ville Haute. Cette église fut dédiée à son patron, Saint Louis. Il y établit un curé et un vicaire avec pension royale. Mais cette église ne fut achevée que fort tard. Le chœur fut bâti en 1722, grâce à la générosité du général Patay, gouverneur de la place, et le reste à la fin du XVIIIe siècle. Louis XIV avait fait jeter un pont sur la Sambre et Charles II avait autorisé «deux marchés par semaine et trois franches foires par année.»

Et il y eut de grandes bagarres sur de petites contestations entre Liège et Namur, au sujet d'empiètements réciproques de territoires militaires et de minimes problèmes de ju-

ridiction ecclésiastique, dans le cadre de la traditionnelle opposition entre ceux de Charleroi et «les peuples voisins», c'est-à-dire ceux de Marcinelle.

On remplirait un volume avec l'histoire de Louis Dandoy, curé de Marcinelle, qui lutta comme un lion pour empêcher l'établissement d'une église dans la Ville Basse. On avait, c'est le cas de le dire, l'esprit de clocher.

Cela se passait au début du XVIIIe siècle, au moment où nos provinces venaient de passer de la souveraineté des rois d'Espagne à celle de la Maison d'Autriche.

On le sait, la période autrichienne fut une période de paix.

A L'EPOQUE AUTRICHIENNE

Il n'y eut qu'une seule invasion à déplorer, celle des armées de Louis XV, qui occupèrent nos provinces de 1745 à 1748. Cette occupation eut pour effet de démanteler assez sérieusement la forteresse de Charleroi. Celle-ci devait être rétablie sous le régime hollandais.

Charleroi, petite ville de garnison, va se muer en une petite cité industrielle et commerciale.

Il y a désormais une route vers Bruxelles, ce qui permettra une sorte d'exportation, peu importante d'ailleurs, des produits carolorégiens : houille, fer, clous, verres, bouteilles, et bientôt tabac.

L'industrie, en effet, s'implante dans la Ville Basse et dans l'Entre-Deux-Villes, où l'on voit se créer des verreries,

des fabriques d'armes, de laine, de bas, une foulerie, une fonderie. Le travail du fer absorbait les deux tiers de la population ouvrière; celui de la laine, un septième à peine. C'est également dans le faubourg que se trouvaient les houillères.

A la fin du XVIIe siècle, il n'y avait là aucune habitation bourgeoise. Dès le début du XVIIIe siècle, on en comptait plus de cent, les propriétaires s'y étaient fixés. Par contre, toute l'activité administrative se concentrait dans la Ville Haute.

Les rues commençaient à se dessiner. Elles suivaient généralement les anciennes voies qui conduisaient aux communes voisines ou les grandes artères tracées par les ingénieurs français. La population avait doublé. Sous Joseph II, en 1783, elle atteignait le chiffre de 2.516 habitants.

C'était le temps des diligences. Charleroi possédait quelques auberges de bonne renommée ; la plus ancienne et la meilleure se trouvait, comme la plupart des autres, dans la Ville Basse. Elle portait l'enseigne du «Grand Monarque». Joseph II y descendit le 6 juin 1781. Plus tard, le 21 octobre 1818, le roi de Prusse y déjeunera avec l'empereur de Russie. Il y avait aussi l'hôtel Saint-Joseph et l'hôtel du Lion d'Or.

Comme la garnison se trouvait fortement réduite depuis que la forteresse était devenue inutilisable et d'ailleurs inutile, et que tous les relais de diligences étaient établis dans les rues de Montigny et de Marcinelle, il se fit que la Ville Basse commença d'exercer la suprématie à Charleroi.

Evènement considérable et qui allait se confirmer au cours du XIXe siècle.

Pour Charleroi, le grand siècle n'est pas du tout le siècle de Louis XIV. C'est le XIXe siècle.

Sans doute, il y eut encore des inondations et des épidémies. Mais quelle impatience de vivre ! Quel effort désordonné, magnifique, effrayant d'audace, hallucinant de réalisations !

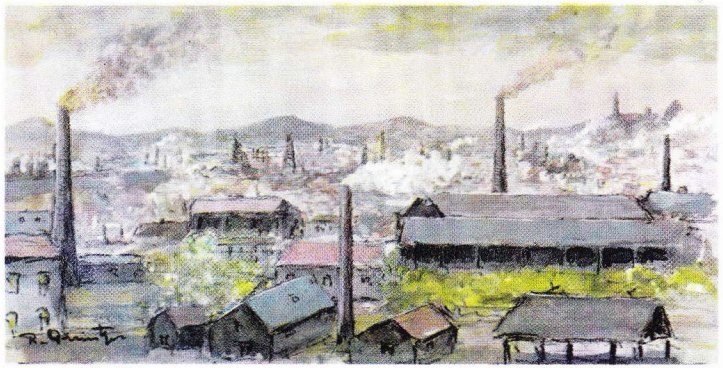
Le XIXe siècle va amener de grands bouleversements industriels et de grands travaux, au point que la structure de la ville en craquera.

En 1827 commencent les travaux de creusement du canal de Charleroi, qui s'ouvrira à la navigation cinq ans plus tard. En 1832, le grand maître des forges, Ferdinand Puissant, entreprend la construction des laminoirs et des fonderies, en collaboration avec l'Anglais Thomas Bonehill, ami et émule de John Cockerill.

En 1843, est inaugurée la ligne de chemin de fer Charleroi-Namur; en 1850, celle de Charleroi-Bruxelles.

En 1869, la vieille forteresse est définitivement supprimée. Et à la fin du siècle, Charleroi voit le chiffre de sa population se monter à plus de 20.000 âmes.

Mais, plus que jamais, il y avait deux «Charleroi» : la ville bourgeoise et la ville ouvrière, toutes deux frémissantes de vitalité. Et l'on vit naître des rues, des avenues, des quais, des boulevards verdoyants ; la vieille Sambre fut comblée, le versant escarpé de l'Ouest fut remblayé.



Nr. 7. Panorama

De grands bourgmestres tels que Jules Isaac et surtout Jules Audent se consacreront corps et âme à cette œuvre d'embellissement.

Mais par delà la ville bourgeoise, surgit la ville ouvrière, avec ses horizons balayés par les fumées, tout un chaos tumultueux et pathétique, ponctué de cheminées et de mamelons grisâtres où, la nuit, s'allument des incendies de lueurs rougeoyantes.

Du sommet du terril de Mambourg, le regard découvre un panorama combien poignant de soixante-cinq terrils.

Le bastion fortifié et désert de jadis, il n'en restait plus trace. Charleroi devenait le centre et le cœur du «Pays Noir».

LE COEUR DU PAYS NOIR

«.... mineurs qui cheminez sous terre,
Le corps rampant avec la lampe entre vos dents,....
Et vous aussi, batteurs de fer, forgeurs d'airain....
Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel....
Je vous sens, en mon cœur, puissants et fraternels.»

Emile Verhaeren pensait-il à Charleroi, en écrivant ce poème, qu'il intitula «l'Effort»?

Et Constantin Meunier, en sculptant son mineur et son métallurgiste, savait-il qu'ils étaient destinés à Charleroi, pour y symboliser et y glorifier l'ouvrier carolorégien?

Ce dernier possède une psychologie très particulière, à la fois crâneuse et timide, farouche et sensible, brutale et romantique. Et cela s'exprime en chansons : Charleroi est le

Nr. 9. Aciéries et hauts-fourneaux.

pays des chansonniers. La seule littérature autochtone est la chanson et aussi la fable populaire.

Jacques Bertrand, un ouvrier chaisier, mourut en 1884 et on lui fit des funérailles d'apothéose, parce qu'à l'atelier, en tressant la paille et en tournant les pieds des chaises, il avait chanté :

«Tra deri deri dera

M' jouissance,

Mi, c'est l'danse !»

et d'autres choses plus gaillardes, et d'autres encore, infiniment plus poétiques :

«Pays de Charleroi,

C'est toi que je préfère.

Le plus beau coin de terre.

A mes yeux, oui, c'est toi !»

Le poète Charles Michel est un ouvrier houilleur. Et il n'y a pas que les ouvriers : Il y a le médecin-poète Deffernez.

Il y a Horace Piérard, un grave notaire à favoris, qui adapte en wallon les fables de La Fontaine, de quoi guérir tous les neurasthéniques de Wallonie. Il y a Léon Bernus, professeur barbu qui parodie le «Phèdre» de Racine. Il y a le Père Lambillotte, un saint religieux de la Compagnie de Jésus, qui compose des cantiques sur les airs de guinguette.

Le cœur du Pays Noir ? Mais c'est cela justement : l'âme à la fois rieuse et rêveuse, naïve et enfantine de ce peuple étonnant, chez qui la vie s'est révélée comme une fleur vigoureuse et brillante, épanouie sur un terril.

Nr. 5. Les Hauts-fourneaux vers Marchienne-au-Pont.

Il ne peut être question ici d'énumérer toutes les réalisations industrielles de Charleroi, et moins encore d'établir en chiffres les statistiques de leur production; l'épanouissement de Charleroi n'est pas seulement d'ordre économique.

Sur le plan intellectuel, il y aurait lieu de rappeler ce que fut l'enseignement. L'«école secondaire» fut créée dans l'ancien couvent des Capucins en 1804. Cette école devint Collège Royal sous Guillaume Ier. La rue du Collège en a gardé le souvenir. L'établissement fut élevé au rang d'Athénée Royal en 1881. Cette même année, les Jésuites achevaient la construction du Collège du Sacré-Cœur.

Charleroi donna à la Belgique des savants, comme Clément Lyon, directeur de l'«Education Populaire» et apôtre de l'histoire régionale; des peintres, comme François-Joseph Navez; des musiciens, comme Dieudonné Dagnelies.

Le point culminant de l'histoire de Charleroi semblait avoir été atteint en 1911, lorsque s'ouvrit la magnifique Exposition, au cœur même de laquelle fut inaugurée l'Université du Travail.

On pouvait parler du «miracle carolorégien».

On vivait bien à Charleroi, en ces temps heureux. Il y avait la «Grande Brasserie Nationale», avec son cinéma et son orchestre de 14 musiciens, où les consommations coûtaient 25 centimes. De pacifiques citoyens, revêtus de l'uniforme de la garde civique, se campaient devant les photographes en des attitudes martiales et menaçantes.

On se passionnait autour des cinq quilles du jeu de «bouloir», et d'avantage encore autour des équipes du jeu de la petite balle. En 1870, Léopold II lui-même vint s'assoir sur le petit banc de bois du Marché — la place d'honneur — pour assister à la lutte des frères Gonze de Charleroi contre les frères Thibaut de Marcinelle.

Charleroi comptait 30.000 habitants.

Mais c'était trop beau.

L'épreuve allait venir.

Elle fut terrible.

L'EPREUVE

Le 21 août 1914, sous la poussée irrésistible des armées allemandes de Von Bülow et de Von Hausen, les troupes françaises du général Lanrezac durent abandonner la ligne de la Sambre. La trouée de l'Oise ainsi ouverte, Lanrezac avait à protéger la retraite. Il livra dans ce but la sanglante bataille de Charleroi. Au cours de la journée du 22, la ville, défendue par le général Franchet d'Esperay, fut prise et reprise jusqu'à cinq fois.

Charleroi possédait, depuis 1682, la statuette miraculeuse de Notre-Dame du Rempart. Le sanctuaire de Notre-Dame flamba dans l'énorme brasier du Boulevard Audent. En pleine bataille, le doyen découvrit l'image de la Vierge intacte au milieu des flammes par-dessus les boiseries consumées, et il la sauva. En 1920, le Pape Benoit XV fera don à Notre-Dame du Rempart d'un fragment de la ceinture de la Sainte Vierge,

Nr. 2. Basilique St. Christophe.

relique qui avait été rapportée, au Ve siècle, par l'impératrice Pulchérie.

A ce propos, il y a lieu de signaler que les carolorégiens ont toujours été pieux. Ils vénèrent non seulement leur Madone protectrice, mais aussi Saint Jean Népomucène et Saint Fiacre....

La guerre passa.

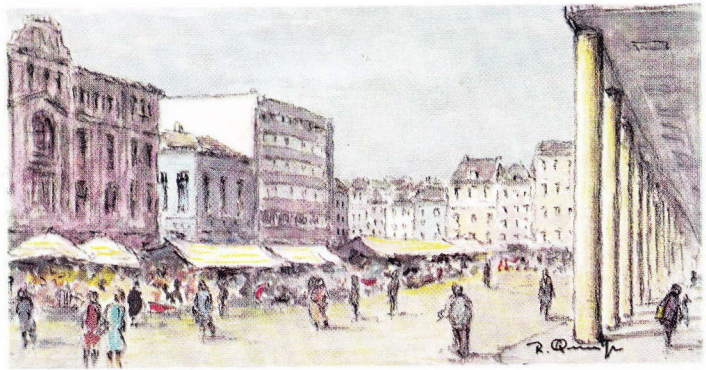
Et Charleroi se releva.

Un immense espoir éclaira l'avenir, lorsque furent achevés les grands travaux du canal. Celui-ci devint une voie à grande section, ce qui reliait les centres industriels de Wallonie à Anvers et à la mer.

Puis ce fut la tragédie de 1940, la longue occupation, la prison bondée de héros qui attendaient leur exécution.

Le soir du 17 août 1944, le Chanoine Pierre Harmignie, doyen de Charleroi, fut arrêté par des collaborateurs de l'occupant. Un camion l'emporta avec 17 autres otages, qu'il encouragea calmement au martyre. Tous furent emmenés dans un local de la rue du Parc et de là à Courcelles, rue Sart-lez-Moulins, où on les enferma dans une cave. A 6 heures du matin, on fit sortir les victimes, une à une, et on les cribla de balles. Le dernier appelé fut le doyen. Avant d'être abattu, il dit : «Je meurs et nous mourons tous pour que le bon Dieu fasse régner la paix et pour que les hommes s'aiment entre eux.»

Le lendemain le peuple de Charleroi alla couvrir de fleurs le seuil de sa maison.



Nr. 4. Place Albert Ier.

Au 1er janvier 1959, la ville de Charleroi comptait 25.962 habitants.

Mais Charleroi ne se conçoit plus comme une simple ville, fût-elle double et même triple ville.

Charleroi est en fait une vaste agglomération, qui englobe Châtelet, Châtelineau, Couillet, Damprémy, Gilly, Gosselies, Jumet, Lodelinsart, Marchienne-au-Pont, Marcinelle, Monceau-sur-Sambre, Mont-sur-Marchienne, Tironchamps, Pont-de-Loup, Ransart et Roux.

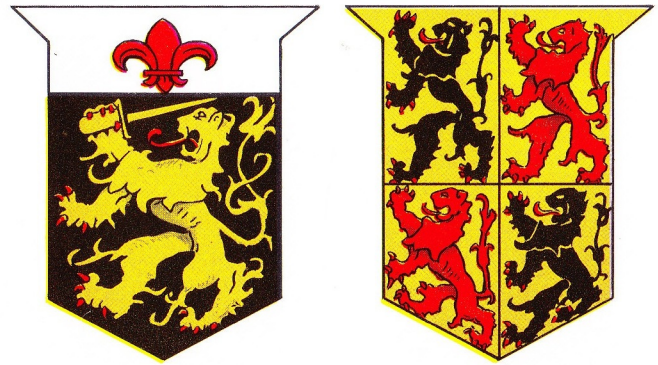
L'ensemble de l'agglomération carolorégienne représentait, à la date précitée, un total de 285.749 habitants, c'est-à-dire un des centres les plus populeux de la Belgique.

Castel-Rodrigo n'aurait jamais prévu cela, lorsqu'il contempla pour la première fois le misérable hameau de Charnoy, il y a moins de trois siècles.

Et qui aurait pu penser que cette étrange ville-caserne, élevée artificiellement et où personne ne voulait habiter, abriterait un jour le peuple le plus farouchement, le plus tendrement attaché à sa vie régionale ?

Car c'est une chose admirable, que cet amour irraisonné que les hommes du pays de Charleroi portent à leur terroir, on pourrait dire : à leurs terrils.

Joseph Hardy, l'excellent «chroniqueur» carolorégien, a raison de dire : «Charleroi est plus qu'une pièce rare, c'est une pièce unique.»



Nr. 1. Armoiries de la Ville de Charleroi et de Province.

HISTOIRE DES VILLES

VULGARISATION DE L'HISTOIRE
PAR L'IMAGE

HAINAUT

EDITION DE LA SOCIETE HISTORIA, S. A.
60, RUE JOSEPH II, BRUXELLES 4

TEXTE : J. Schoonjans

ILLUSTRATIONS : Robert Quintijn

LISTE DES AQUARELLES

I TOURNAI

1. Armoiries de Tournai et du Hainaut 22
2. Le Pont des Trous 20
3. Portail de la Cathédrale 33
4. Le Beffroi 19
5. Panorama : la Cathédrale et le Beffroi 6
6. Eglise Ste. Marguerite 17
7. Vieille halle aux draps 30
8. Porte Mantile de la Cathédrale 14
9. Monument Rogier de la Pasture 25
10. Eglise St. Piat 12e siècle 10

II MONS

1. Armoiries de Mons et du Hainaut 44
2. Hôtel de Ville 46
3. Le Beffroi 50
4. Cour et Logis du Chanoine Puissant 39
5. Chapelle Ste. Marguerite, Musée Chan. Puissant 64
6. Collégiale Ste. Waudru 54
7. Chapelle St. Calixte 52
8. Le singe de la «grand' garde» 48
9. Statue de Baudouin de Constantinople 43
10. Eglise Ste. Elisabeth 57

III CHARLEROI

1. Armoiries de la Ville de Charleroi et de Province 93
2. Basilique St. Christophe 89
3. Hôtel de Ville 73
4. Place Albert Ier 91
5. Les Hauts-fourneaux vers Marchienne-au-Pont . 86
6. La Sambre 67
7. Panorama 82
8. Quai de Flandre 76
9. Aciéries et Hauts-fourneaux 84
10. La Sambre vers Montignies 71